

Martin STREL
et Matthew MOHLKE

L'Amazone à la nage

L'incroyable exploit
de Martin Strel sur le fleuve
le plus dangereux au monde

Traduit de l'anglais par Laurent Bury







Les éditions du **Toucan**

26 janvier 2007. Lima

Le grand gaillard, torse nu, tout en sueur, assis à ma gauche, est le Slovène Martin Strel, nageur longue distance. Des gouttes de transpiration dégoulinent de son front et ruissellent sur son énorme carcasse ; pourtant il regarde le paysage comme si de rien n'était. Il fait près de 38 °C, mais Martin refuse la clim' et nous interdit de baisser les vitres. Il a peur d'attraper des maladies.



Dans les combats de sumos, il y a toujours un « petit gars » plein de culot qui attaque les gros lards et finit par leur mettre la pâtée parce qu'il va plus vite qu'eux. Eh bien, Martin lui ressemble, il est bâti comme ça. Cela dit, quand je me retrouve collé contre la vitre de la camionnette pleine à craquer parce que ses épaules humides occupent toute la



L'Amazone à la nage




longueur du banc, ça me rappelle qu'il pèse 50 kilos de plus que moi.

J'ai rencontré Martin le 1^{er} juillet 2002, trois jours avant qu'il commence à descendre le Mississippi à la nage. Vautré dans un transat, le « sportif de niveau international » venait de s'enfiler huit bières et une bonne demi-douzaine de saucisses. Il approchait de la cinquantaine et pesait 125 kilos. Son fils Borut, un freluquet de 20 ans à l'époque, qui dirige maintenant l'expédition, m'a expliqué que Martin était comme un ours : il doit d'abord engraisser avant de se lancer dans la descente du fleuve. D'ailleurs, à la fin de l'exploit sportif, il avait perdu 25 kilos.





Martin m'avait d'abord contacté en 2001 parce qu'il avait lu mon livre, *Floating down the Country*, qui raconte comment j'ai descendu le Mississippi en kayak avec un budget de trois dollars par jour, pour les filles et pour le fun. Martin avait besoin de gens qui connaissaient le fleuve, disposés à lui sacrifier trois mois de leur vie, capables physiquement de passer quatorze heures par jour dans un canoë, et prêts à le faire pour l'amour de l'art. J'imagine qu'on ne devait pas être nombreux à satisfaire des critères pareils.

J'ai appris il y a quinze jours seulement que, pour cette expédition-ci, je ne serais pas en kayak. Cette fois, je suis chargé de la navigation et je tiendrai le






L'Amazone à la nage

journal. Pourquoi moi ? Tout le monde est persuadé que j'ai de la chance. Ensuite et surtout parce que je sais trouver le courant. Quand je ne le trouve pas, Martin me tombe dessus à bras raccourci. Je n'aime pas trop qu'il m'engueule, avec son regard qui me perfore le front, c'est peut-être pour ça que je suis devenu assez bon pour repérer le courant.



De l'autre côté des vitres, Lima défile dans un tourbillon de couleurs et d'affiches bizarres. On vient d'arriver au Pérou après vingt-quatre pénibles heures de voyage. Les yeux qui pleurent, complètement largués à cause du décalage horaire, on marche uniquement à l'adrénaline, alléchés par l'Amazone. Par la vitre qui se trouve sur ma droite, je saisis des fragments de vie. Des filles moulées dans leur jupe bleue pompent énergiquement l'essence. À tous les coins de rue, de petits hommes basanés vendent des bananes fraîchement cueillies.



Des piétons jaillissent sans cesse devant nous. Aux carrefours, apparemment, c'est la voiture la plus grosse et la plus rapide qui a la priorité. Dans la petite ville du Wisconsin où j'habite, tout le monde s'arrête aux croisements et personne n'ose redémarrer le premier. Ici, ils passent tous en même temps, puis ils klaxonnent. Une femme aux yeux diaboliques et aux cheveux hirsutes marche sur la chaussée à contresens



L'Amazone à la nage

de la circulation ; elle fait des signes à tous les véhicules en hurlant comme une folle. J'ai le fort pressentiment qu'elle ne vivra pas jusqu'à ce soir.




« Tu sens l'odeur ? demande Martin quand nous regagnons l'aéroport de Lima. Demain, ça ne sentira pas pareil, ça sentira la jungle. » On a atterri dans ce même aéroport il y a tout juste quatre heures et on a transporté des tonnes d'équipement jusqu'à un hôtel en ville, dans le seul but de revenir prendre un autre vol pour Pucallpa.



Martin est radieux. Il adore parader avec son équipe car on porte tous l'uniforme au nom de ses sponsors européens. On est une bande d'aventuriers qui part à l'assaut de la jungle. À l'aéroport, Martin a deux objectifs : la bière et la bouffe. Le compte à rebours est lancé, sa mission consiste à emmagasiner un maximum de kilos avant le début de l'expédition.

Quand il n'est pas en train de descendre un fleuve à la nage, Martin est un type sympa. Il aime la musique, les jolies filles, il aime rire et adore prendre un verre avec ses copains. En revanche, quand il est en pleine expédition, Martin est généralement inapprochable. Son cerveau se met en grève et son corps se transforme en machine à manger, dormir et nager.


Personnellement, j'apprécie les rares moments où je peux passer un peu de temps avec le vrai Martin Strel, juste avant la nage (ou juste après), avant qu'il



L'Amazone à la nage


ne range son cerveau dans un coffre fermé à clé pour devenir Martin Strel le robot nageur.

26 janvier après-midi. Pucallpa, Pérou



À l'aérodrome de Pucallpa, on est encerclés par des types agressifs qui veulent tous nous emmener en mototaxi. « Il y a des gens dangereux ici, m'avertit Martin. Ne t'éloigne pas. » En fait, ces gars-là ne sont pas méchants, ils sont juste excités de voir des gringos.

« J'aime bien boire. J'aime bien danser. J'aime bien faire golong golong », nous explique notre chauffeur au regard fou, en joignant à la parole un geste explicite. Pucallpa est une ville de fêtards insoucians. Un homme est étendu nu dans la poussière sur le bord de la route, aux yeux de tous. Un autre est en train d'acheter une glace : il ne porte qu'une mince couverture jetée par-dessus l'épaule.



À l'heure du déjeuner, dans une gargote humide au bord de l'eau, nous avons beaucoup de mal à comprendre ce que dit la patronne à cause de la musique disco qui sort à fond d'une chaîne hi-fi placée sur une table branlante. Elle va chercher son petit garçon qui nous laisse le choix entre deux plats : « chien ou cochon ». On opte tous pour le cochon. Cet après-midi-là, j'essaie sans succès de me procurer une canne à pêche. Ce genre d'objet

L'Amazone à la nage

est introuvable dans la région du haut Amazone. Les pêcheurs tiennent leur ligne à la main.

Toute l'équipe prend des cachets contre la malaria, mais aucun médicament n'est efficace à 100 %. D'après les indigènes, certains d'entre nous risquent de rentrer avec « juste un peu de malaria ». Martin s'inquiète beaucoup de nous voir prendre ces pilules. Il reproche à notre guide américain, Jamie Zelazny, de prendre les médicaments recommandés par son médecin.

« On n'est pas en Amérique du Nord, on est en Amérique du Sud. Ce n'est pas la même chose. Écoute pas le docteur. C'est moi, ton docteur. » On voit que Martin prend la situation en main.

Le maire et d'autres responsables municipaux nous invitent à un incroyable banquet : *carne asada*, porc et bananes frites. L'air inquiet, ils mettent Martin en garde : dans le fleuve, il va croiser toutes sortes de bêtes féroces – crocodiles, anacondas, piranhas et poissons vampires. Martin se contente de sourire en hochant la tête d'un air de dire : « Je sais quelque chose que vous ignorez. »

27 janvier 2007. Atalaya, Pérou

Tout en muscles, Martin Strel descend de l'avion douze places au milieu d'une multitude de